Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 52

Artikel: Les chansons lointaines : par Juste Olivier
Autor: L.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-181005

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le bruit de ma bonne fortune est donc parvenu jusqu'à toi? Eh bien! je vais te raconter les choses telles qu'elles se sont passées. C'est bien l'histoire la plus gaie que j'aie connue depuis l'époque où nous étions tous deux assis sur les bancs de l'école de Tubingen, occupés à étudier les mystères les plus profonds de l'univers.

Vous, messieurs les journalistes et les orateurs, vous vous figurez peut-être que nous autres, prêtres catholiques, ne faisons, du matin jusqu'au soir, que de tendre des trappes pour prendre les âmes. Il ne vous vient nullement à l'idée que nous sommes de joyeux camarades, et pourtant vous devriez songer que nous n'aurions pas autant d'influence et ne porterions pas autant de fruits si nous n'avions pas quelque entrain.

Cela passé, j'en viens au fait.

C'était à la Saint-Martin, il y a vingt-cinq ans; j'ai toujours été à ce poste et je recevrai mes six pieds de terre au coin de ce mur du champ du repos, où le sureau fleurit et où niche le rouge-gorge. Quand, après cela, mes paroissiens parleront de moi, ils pourront dire : « Notre curé faisait les meilleurs sermons, parce qu'ils étaient les plus courts, et, de plus, il entendait le badinage.

Un samedi matin donc, à notre retour de l'église où nous avions dit la messe, nous étions ici à déjeuner. Ma sœur était alors, comme aujourd'hui, ma ménagère. J'avais un vicaire, plutôt comme camarade que pour m'aider dans mes fonctions. Tu ne te souviens pas de lui; il venait avec nous à l'Université, s'appelait Mager et sa personne répondait à cette dénomination, vu sa maigreur. Le sucre candi était sa nourriture favorite. Il avait la figure allongée, et avait un fort joli coup d'archet sur le violon, dont il jouait fort bien.

Mager était d'une famille aisée. Il n'eut pas de repos qu'il n'eût mangé les sept à huit mille florins dont se composait son patrimoine. Et pourtant ce fut lui qui en jouit le moins; son principal plaisir étant de régaler ses camarades. Son visage rayonnait de bonheur lorsqu'il débouchait une bouteille avec le tire-bouchon qu'il portait constamment sur lui. Hopsa! m'y voilà, s'écriait-il, à l'ouïe du pan pan des bouchons.

Le temps vint où il fut plus avare à héberger ses amis, mais, lui sachant de la fortune, les aubergistes refusaient, pour ainsi dire, son argent comptant, et le sollicitaient de se servir chez eux à crédit. Il faut ajouter qu'il mourut à trente-trois ans, avec la consolation ne rien devoir à personne et d'avoir fait passer maintes heures agréables à ses alentours. On trouva, dans sa succession, un coffre plein de bouchons.

Mon second camarade, le jour dont je parle, était mon cousin Nieseler, expéditeur à la poste, en visite chez moi. Tu peux t'en rappeler. Un garçon court et trapu, qui venait quelquefois avec nous à Lustnau. (En 1836, les étudiants se réunissaient à la Traube, après dîner, et allaient prendre la tasse de café à Lustnau, à dix minutes de Tubingen.) Il portait alors un bonnet rouge et avec son bâton il s'escrimait, faisant des tierces et des quartes.

Cet excellent garçon était ennemi personnel de l'examen d'Etat, et, pour se débarrasser de ce monstre incommode, il s'était lancé dans la carrière de l'administration des postes.

Mon troisième camarade était un homme qui, dès son début dans la carrière des études, avait montré qu'il irait loin et haut. Il est aujourd'hui coadjuteur de l'évêque; et déjà au séminaire, prévoyant qu'il serait un jour un des flambeaux de l'Eglise, nous l'appelions le Lichtlé (la petite lampe). A côté de cela, il n'avait point l'esprit chagrin, c'était un vivant qui ne troublait point les joies. Quant à ses prédications, c'était Pentecôte pour lui chaque fois qu'il montait en chaire. (Il recevait chaque fois le Saint-Esprit.) Tu dois te souvenir de lui; il était près de moi, lorsque tu venais me voir à l'infirmerie du séminaire; il veillait volontiers les malades, en partie par bonté de cœur et en partie afin de pouvoir, contrairement à l'ordre de la maison, étudier toute la nuit.

Nous étions donc assis les quatre autour du déjeuner. Le vicaire et moi ne fumions pas; mais notre Lichtlé fumait régulièrement son cigare après le café. Il n'en fumait qu'un, c'était le seul de la journée, chez lui tout était d'une régularité stricte. Mon cousin l'expéditeur avait, en revanche, une bonne provision de désordre, car une fois hors du bureau, il avait, sans désemparer, le cigare à la bouche, en allumant toujours un nouveau à celui qui était près de finir.

Peux-tu te représenter quelque chose de plus mélancolique qu'une matinée d'automne, froide et humide, dans un de nos villages du Wurtemberg? Les chemins sont tellement défoncés qu'on a peine à en retirer ses bottes bien vernies. D'ailleurs, où irait-on? Chez quelque confrère d'un village voisin? C'est la même chose, des marécages bordés de bois de sapins, de la boue, de l'ennui! Dans de semblables journées, on apprécie un bon livre, et mieux encore, moi qui ne suis pas savant, la société de bons camarades. *(A suivre.)*

LES CHANSONS LOINTAINES

par Juste Olivier

NOUVELLE ÉDITION

Lausanne 1869. *L. Meyer,* édit. 1 fort vol. in-12, br., 3 fr.; rel. 4 fr.

Parmi les ouvrages qui nous ont été envoyés, il en est deux ou trois qui n'ont pas encore été mentionnés dans nos colonnes; on voudra bien nous pardonner ce retard qu'il faut attribuer au manque de temps plutôt qu'à la négligence ou à la mauvaise volonté. Aussi nous allons boucler nos comptes et chacun aura son tour. Commençons d'abord par la nouvelle édition des *Chansons lointaines,* datant déjà de l'année dernière. Notre compte-rendu sera vite fait. Est-l besoin de faire l'éloge d'un auteur aussi aimé, aussi connu que M. Juste Olivier? Nous nous bornerons à dire à ceux qui ne possèdent pas encore les *Chansons lointaines,* dont les premières éditions ont été rapidement épuisées, de se procurer celle-ci, car ces pages que nous avions déjà lues tant de fois, nous venons de les relire encore avec un nouveau plaisir, et nous aimerions en voir un exemplaire dans chaque maison, à chaque foyer. C'est là de la vraie et bonne poésie; pas un morceau qu'on ne puisse lire en famille; pas un morceau qui vous laisse indifférent. Scènes intimes décrites avec une exquise délicatesse; tableaux de la nature largement tracés; préceptes de morale et utiles enseignements rendus sous la forme la plus attrayante; peinture des mœurs vaudoises habilement prises sur le fait; élans patriotiques respirant le plus ardent attachement au sol natal; — toutes ces choses font de ce volume une des œuvres les plus variées, les plus complètes que notre littérature romande ait produit.

Aussi les *Chansons lointaines* ne vieillissent-elles point, et peuvent-elles se recommander aujourd'hui comme un charmant cadeau de nouvelle année. L. M.

La livraison de *décembre* de la Bibliothèque universelle et Revue suisse, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants : I. Les lettres de Maine de Biran à ses filles, par M. *Ernest Naville.* (Seconde et dernière partie.) — II. Un avocat de l'ancien régime. Nouvelle, par A. *Demontfort.* — III. La république et ses conditions d'existence en France, par M. *Ed. Tallichet.* (Seconde et dernière partie.) — IV. La peinture moderne en France. — III. Ingres et son école. Paul Delaroche. Horace Vernet. Léopold Robert, par M. *François Dumur.* — V. La guerre de 1870. (Quatrième partie.)

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne.

L. Monnet. — S. Cuénoud.

CHEZ L. MONNET

Place St-Laurent, Lausanne.

Joli choix d'articles pour **étrennes**, buvards, papeterie, albums photographiques, sacs d'écoliers, carnets de poche, porte-monnaie, albums de vues suisses, psautiers notés et chiffrés, boîtes d'écoles, écritoires en bronze, nécessaires, coffrets, etc., etc. **Carte céleste avec horizon mobile.**

Au même magasin : papier pour fleurs, **papier pliage de diverses couleurs;** benzine à détacher, ne laissant aucune odeur; **articles pour fumeurs;** agendas et calendriers; registres réglés, copie de lettres à la presse; encre à marquer le linge, etc.

Timbrage en tous genres du papier à lettre et des enveloppes.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.